

CHINUA ACHEBE

Éducation d'un
enfant protégé
par la Couronne

traduit de l'anglais (Nigeria)
par Pierre Girard

ACTES SUD

À Charles P. Stevenson, Jr.

PRÉFACE

En 2008 mon premier roman, *Tout s'effondre*, fêta son cinquantième anniversaire. De nombreuses personnes dans diverses parties du monde participèrent aux célébrations ; quelle période... Il y eut de grands congrès d'intellectuels et de petits spectacles de rue. Au Nigeria, les habitants d'Ogidi, ma ville natale – dont nous parlons toujours affectueusement comme d'un village –, se dépassèrent par de véritables prodiges d'audace et d'originalité. Ils cherchèrent dans leur calendrier et trouvèrent une ancienne fête, appelée Nwafor, qu'ils transformèrent en une célébration du livre.

Cette réinvention de notre fête locale n'était-elle pas un défi aux ancêtres et aux dieux ? Dans des situations aussi risquées, les gens d'Ogidi font appel à leur sagesse et avancent à pas comptés. Parmi toutes les fêtes disponibles, ils choisirent celle de Nwafor, une célébration séculaire dédiée au jeu et aux réjouissances, au festin et à l'amitié, mais ils prirent soin de ne pas heurter les divinités. C'est donc cette joyeuse fête annuelle que les gens d'Ogidi décidèrent d'offrir à *Tout s'effondre*, un livre qui célébrait les coutumes immémoriales d'Ogidi pour la première fois dans la littérature de fiction !

Au cours de la fête, les anciens et les anciennes du village furent peut-être déconcertés par le tourbillon d'événements dans lequel ils étaient plongés, mais ce ne fut pas le cas pour leurs enfants, qui ne demandaient qu'à se rallier à une approche plus moderne. On me dit qu'un acteur de grand talent, qui avait joué avec beaucoup de succès le rôle d'Okonkwo dans une adaptation théâtrale de *Tout s'effondre* donnée dans la capitale du pays, fut invité à l'hôtel de ville d'Ogidi. Là, il fut acclamé à chaque pas par les villageois. Ils pouvaient accepter et reconnaître les événements inhabituels qui se déroulaient autour d'eux, à la fois à propos d'un livre et de tout ce que nous appelons aujourd'hui "notre histoire".

Pendant ces célébrations, je pensai aussi à ce nouveau livre, à ce recueil d'essais qui courent sur toute la durée de ma carrière d'écrivain. J'en espérais beaucoup. Je tenais à brandir la torche de la diversité et de la différence au-dessus des expériences que ma vie m'a offertes, en éclairant ce qui relie mes écrits à mon existence personnelle. J'en voyais la difficulté ; la réussite du livre dépendrait de ma capacité à faire de ces expériences un tout, sans qu'apparaissent les coutures qui les assemblaient. Ce livre parlerait d'individus, d'époques et de sujets bien réels et distincts les uns des autres. Mais je n'essayais pas de compléter une liste, je ne me donnais pas pour but d'étudier en partant de tel ou tel groupe. Ce livre serait personnel et éclectique et, par conséquent, nul ne pourrait le regarder avec l'intention érudite de tout apprendre de moi.

J'ai entrepris d'en rassembler les fragments. L'essai intitulé "Mes filles" a immédiatement trouvé sa place. J'ai poursuivi, tout en travaillant sur d'autres sujets, jusqu'à ce que mon éditeur lise le recueil et

me demande : “Et les garçons?” J’ai tout de suite compris que la prochaine question serait : “Et votre femme?”, et que le projet de ce recueil tel que je l’avais conçu – en ne m’arrêtant pas sur certains aspects de mon existence – ne tenait pas debout. Allais-je laisser de côté l’accident de voiture qui, en 1990, m’a privé de l’usage de mes deux jambes? Que dirais-je de l’accident, sinon que mon fils et moi étions assis à l’arrière et que c’est lui qui, incapable de pousser le véhicule pour me dégager, s’est précipité sur la route en criant mon nom, si bien que toutes les voitures se sont arrêtées et qu’on m’a transporté à l’hôpital... Si mon fils n’avait pas été là, l’histoire ne serait pas la même.

Mon épouse, Christie, donnait son cours de psychologie préféré devant les étudiants de l’université du Nigeria quand on lui a appris la nouvelle de mon accident. Elle a mis aussitôt, et aujourd’hui encore, sa vie professionnelle entre parenthèses. Ce sont Christie et nos deux filles, Chinelo et Nwando, ainsi que les deux garçons, Ikechukwu et Chidi, qui ont pris soin de moi. Devrais-je – pourrais-je – écrire sur tout cela? Non, je comprenais que ce recueil comporterait des lacunes et des omissions tandis que les sujets et les textes succédaient naturellement les uns aux autres.

Alors que j’achevais le livre, une invitation de la Bibliothèque du Congrès de Washington, reçue auparavant, m’a donné l’occasion de relier les événements de mon passé avec quelques idées sur l’avenir. On me proposait de célébrer l’anniversaire de *Tout s’effondre* en même temps que celui de mes soixante-dix-huit ans. Le jour venu, je fus chaleureusement reçu par l’équipe de la Bibliothèque. Tous

ne cessaient de me dire combien ils étaient fiers de ma présence. C'était le 3 novembre 2008.

J'avais fait salle pleine. Un formidable joueur de tambour du Cameroun nous transporta par son talent. Je lus mes poèmes et signai mes livres. Puis, sous un tonnerre d'applaudissements, je vis un gigantesque gâteau d'anniversaire monter vers moi sur la scène. "Vous faites toujours cela, d'habitude?" fut tout ce que je trouvai à dire en guise de discours. Je ne sais quelle réponse j'attendais à cette question. Mais je me rappelle la réflexion extraordinaire que m'avait faite un peu plus tôt une dame afro-américaine. Après m'avoir une fois encore remercié de ma visite, elle avait ajouté, comme quelque chose qui tenait à la fois de l'échange de bons procédés et du folklore : "Et demain nous allons élire un président africain *pour vous*."

Il se peut que dans les années à venir les gens se demandent entre eux ce qu'ils faisaient quand Barak Obama a été élu président. J'espère que nous ne nous demanderons pas où nous étions, ou ce que nous faisons, mais quel effet cette nouvelle a produit sur nous.

Chinua Achebe
Annandale-on-Hudson, New York
2009

ÉDUCATION D'UN ENFANT PROTÉGÉ PAR LA COURONNE

Le titre que j'ai choisi pour ces réflexions risque de ne pas être immédiatement clair aux yeux de tous et, bien qu'assez long déjà, d'appeler quelques explications de ma part. Mais je veux, avant d'en venir là, aborder un point qui m'inquiète encore plus – leur contenu.

J'espère que mes lecteurs ne s'attendent pas à trouver là le travail d'un universitaire. J'ai dû me rappeler que, quand j'ai été invité à faire cette communication, je me suis dit : "S'ils pensent que tu es un universitaire, c'est que tu en es un, d'une certaine manière." Si je raconte cela "tout de go", comme diraient les Américains, c'est pour qu'on sache tout de suite et bien clairement d'où vient l'erreur, si erreur il y a eu.

Si je préférerais de beaucoup passer cette épreuve avec succès plutôt que de déclarer forfait, je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'un échec, aussi déplorable soit-il, pourrait aussi laisser entrevoir la main de la justice immanente, sachant que j'ai déjà manqué l'occasion de devenir un étudiant à part entière il y a une quarantaine d'années de cela, quand Trinity College, à Cambridge, a rejeté ma demande d'admission après l'obtention de mon diplôme de

l'University College d'Ibadan. Un certain James Welch, mon mentor et mécène d'Ibadan, dont je dirai plus tard quelques mots, avait été lui-même étudiant à Cambridge. Je suis donc resté au pays, et je suis devenu romancier. Le seul "si" significatif dans cette histoire personnelle est que vous, mesdames et messieurs, seriez en train de lire un texte d'universitaire plutôt que le récit impressionniste des années de jeunesse d'un garçon élevé dans le Nigeria britannique au temps de la colonie.

Comme vous pouvez déjà le constater, rien ne jaillit aussi promptement et ne s'épanouit avec une telle luxuriance, dans le terreau du discours colonial, que la récrimination mutuelle. Si je devins écrivain plutôt qu'universitaire, c'est forcément par la faute de quelqu'un. Mais même dans une maison aussi sévère, on respecte les esprits masqués des ancêtres et on leur accorde l'immunité pour leurs excès de langage.

En 1957, trois ans après l'échec de mon dossier de candidature à Cambridge, j'ai eu pour la première fois l'occasion de quitter le Nigeria afin d'étudier pendant une brève période à l'institut de formation de la BBC à Londres. J'ai eu pour la première fois besoin d'un passeport, je l'ai obtenu et me suis vu ainsi défini comme un "individu protégé par la Couronne". Le hasard avait voulu qu'il n'en ait jamais été question jusque-là! J'ai dû attendre trois ans de plus pour que l'indépendance du Nigeria, en 1960, mette fin à cette protection quelque peu arbitraire.

J'espère que personne, parmi vous, ne brûle d'entendre le pour et le contre de la domination coloniale. Vous n'obtiendriez de moi, de toute façon, que les "contre". C'est pourquoi je veux m'offrir un luxe que la culture de notre époque autorise rarement : une

vision des événements qui ne vienne pas du premier plan, ni de l'arrière-plan, mais d'entre les deux, d'un terrain d'entente.

Cet entre-deux est, bien sûr, celui qu'on admire le moins. Il manque d'éclat. Il n'a rien de théâtral ni de spectaculaire. Et pourtant ma culture ibo traditionnelle, qui à l'heure de sa défaite m'avait carrement abandonné dans un panier d'osier sur les eaux du Nil tout en me couvant d'un œil inquiet pour m'éviter de disparaître tout à fait, mais en se glissant pour finir au service de la fille de Pharaon afin de veiller sur moi dans un palais étranger, oui, cette même culture allait m'apprendre une comptine qui célèbre l'*entre-deux* comme le lieu de la bonne fortune.

Obu-uzo anya na-afu mmo

Ono-na-etiti ololo nwa

Okpe-azu aka iko

“Celui du devant, dont les yeux rencontrent les esprits

Celui du milieu, le bel enfant de la chance

Celui de l'arrière aux doigts tordus”

Pourquoi les Ibos associent-ils l'entre-deux à la chance? Qu'y a-t-il à cet endroit qui le rende si désirable? Ou plutôt, quel écueil permet-il d'éviter? La réponse est, je crois, le fanatisme. La Voie unique, la Vérité unique, le Danger vital unique. La terreur qui vit complètement seule. Si seule que les Ibos la nomment *Ajo-ife-na-onu-oto*, “Mauvaise chose et cou nu”. Imaginez, si vous le pouvez, cette chose si seule, si horrible, qu'elle n'a même pas la

compagnie d'un collier sur son cou. La préférence des Ibos, ainsi, ne va pas à la singularité mais à la dualité. *Partout où se trouve quelque chose, autre chose se trouvera à côté.*

L'entre-deux n'est ni l'origine des choses, ni la dernière des choses ; l'entre-deux a conscience d'un avenir vers lequel aller et d'un passé dans lequel retomber ; c'est le lieu du doute et de l'indécision, de la suspension de l'incrédulité, du faire-semblant, de l'espièglerie, de l'imprévisible, de l'ironie. Permettez-moi de vous décrire d'un trait le peuple ibo.

En cas de conflit entre deux personnes, les Ibos ne cherchent pas d'abord à savoir qui a tort et qui a raison, mais à rétablir au plus vite l'harmonie. À Ogidi, où je suis né, nous avons un dicton : *Ikpe Ogidi adi-ama ofu onye*, "Le jugement d'Ogidi ne va pas contre l'une des parties". Nous sommes des gestionnaires sociaux plutôt que des juristes. Nous ne travaillons pas sur une table bien rangée mais dans un atelier où règne le désordre. Toute cité a ses sages et ses fous et nul ne s'en offusque.

Les Ibos ne posent pas un regard idéaliste sur le monde. Leur poésie ne chante pas l'amour romantique. Un de leurs proverbes, que ma femme déteste, dit qu'une épouse n'a pas à exiger de son mari qu'il l'aime du moment qu'il rapporte chaque jour des ignames pour le déjeuner. Quelle morne perspective pour une femme ! Mais au fait, comment l'homme s'en sort-il ? Un vieux villageois m'a dit un jour (et il ne citait pas un proverbe, mais parlait de la vie réelle) : "Je préfère la soupe de courge à toutes les autres. J'ai donc ordonné à ma femme de ne jamais me donner de soupe de courge dans cette maison. Et ainsi, elle en fait tous les soirs !" En bref : la femme

renonce à l'amour pour déjeuner ; l'homme dit un mensonge pour son dîner !

Le mariage, c'est dur ; ça dépasse n'importe quel homme et n'importe quelle femme. Aussi les Ibos ne vous demandent-ils pas de l'affronter en brandissant une pancarte, ni de tourner les talons et de vous sauver. Ils vous demandent de trouver un moyen pour que ça marche. Lâcheté, dites-vous ? Vous ne connaissez pas les Ibos !

Le pouvoir colonial était plus fort que n'importe quel mariage. Les Ibos l'affrontèrent sur le champ de bataille et perdirent. Ils dressèrent contre lui tous les barrages possibles et perdirent encore. Certaines personnes qui lisent les romans comme des manuels d'histoire me demandent parfois pourquoi, dans *Tout s'effondre*, mon peuple se convertit aussi facilement au christianisme.

Facilement ? Je peux vous dire que cela n'a pas été facile, ni dans l'histoire ni dans la fiction. Mais un roman ne peut pas reproduire la durée historique ; celle-ci subit une forte compression. Le christianisme, en réalité, n'est pas passé sur le pays ibo comme un feu de broussailles. Un exemple suffira. Les premiers missionnaires sont arrivés dans la ville d'Onitsha, sur les rives du Niger, en 1857. Depuis cette tête de pont, ils ont fini par atteindre ma propre ville d'Ogidi, en 1892. Moins de douze kilomètres séparent Onitsha d'Ogidi. Douze kilomètres en trente-cinq ans, soit un peu plus d'un kilomètre et demi par an... On ne peut pas parler de tornade.

Je dois tenir ma promesse de ne pas vous infliger un discours sur le colonialisme. Mais je vous dirai simplement quelle est mon objection fondamentale au pouvoir colonial.